

Lecture : le discours de la méthode...

« *Persévérer dans cette méthode alors qu'on en connaît la nocivité est criminel, c'est un danger pour les enfants* ». Les méthodes globales et semi-globales sont « *responsables de l'épidémie actuelle de dyslexie* », il faut revenir à la méthode syllabique... Jacques Bernardin démontre ici que ce discours est plus du côté de l'anathème injonctif que du conseil avisé, scientifiquement étayé.

La fabrique des illettrés

Y aurait-il plus d'illettrés qu'auparavant ? Une étude réalisée en 2001 auprès de la totalité des jeunes d'une classe d'âge, révèle que 11,6 % éprouvent des difficultés diverses, 6,5 % sont proches de l'illettrisme. C'est le taux le plus faible depuis 25 ans.

Les jeunes en savent-ils moins que leurs aînés ? Selon une enquête réalisée par l'INSEE en 2002, 12 % de l'ensemble des adultes ont des difficultés de lecture, mais en comparant les tranches d'âges, on s'aperçoit que les jeunes sont moins touchés que leurs aînés : cela concerne 4 % des 18-24 ans... mais 13 % des 40-54 ans et 19 % des 55-65 ans.¹

Rappeler ces éléments, ce n'est pas pour autant négliger les 10 à 15 % d'élèves faibles lecteurs à l'entrée en 6^{ème}. Qu'il soit plus insupportable aujourd'hui qu'hier de ne pas maîtriser suffisamment l'écrit pour se mouvoir dans la vie sociale, être autonome et accéder à l'emploi, chacun en convient. Mais peut-on parler de baisse de niveau ?

Le retour à la syllabique

On nous prescrit avec fermeté un retour à la méthode syllabique, supposée plus efficace.

Et si on y regardait de plus près ? Les Instructions Officielles de 1923

(qui ont prévalu jusqu'aux années 70) préconisaient d'insister sur le code. La lecture au CP devait « porter sur des mots et des phrases simples ». Au cours élémentaire, on visait « la lecture courante de textes simples » et au cours moyen, « la lecture courante et expressive ». Il fallait attendre la classe de fin d'études pour travailler la « lecture silencieuse de textes empruntés aux grands écrivains ». Les Instructions Officielles précisaient : « Pendant cette période (CP-CE1-CE2), le caractère essentiel de la lecture est d'être "courante" et l'on se gardera d'en arrêter trop souvent le cours par des questions ou des explications ». La méthode syllabique dominait, avec pour objectif d'intégrer la reconnaissance phonie/graphie en faisant appel à la mémoire, la répétition et l'oralisation collective.

Hélas, la réalité résiste, amenant les inspecteurs à ce constat dans les années 60 : « Ces vues exprimaient plutôt un idéal que la réalité. Des constatations faites dans de nombreuses écoles, il résulte que la "lecture courante" n'est pas encore complètement acquise à dix ans par la moyenne des élèves (...) même dans la première année des écoles primaires supérieures, on voit encore des élèves qui n'ont pas cette perception rapide et globale des mots et des phrases qui, seule, permet une lecture courante intelligente »².

Les programmes de 2002 intègrent les attendus de l'époque (« Lire à haute voix un court passage en restituant correctement les accents de groupes et la courbe mélodique de la phrase »³), et les débordent largement avec des objectifs ambitieux afin de préparer l'ensemble des élèves à profiter de l'enseignement secondaire : il s'agit désormais de pouvoir comprendre y compris de façon fine des textes plus longs et divers, dans toutes les disciplines... Exigences qui n'étaient auparavant adressées qu'à une minorité de la population : l'élite destinée aux postes de responsabilité et de pouvoir.

Les méthodes « responsables de l'épidémie actuelle de dyslexie »

Voilà un thème porteur ! Résistait-il à l'examen ? Écoutons les spécialistes et en priorité ceux qu'on ne peut soupçonner de complaisance à l'égard des « nouvelles méthodes ».

Selon Franck Ramus⁴, du CNRS, « A l'heure actuelle, les recherches en neurosciences ne sont pas assez avancées pour valider ou invalider telle ou telle pratique (...) Dire qu'il est plus efficace d'apprendre à lire grâce à des méthodes syllabiques du fait d'arguments reposant sur de nouvelles découvertes, dans le domaine des neurosciences, est un peu fallacieux ».



est proposé risque de ne guère aider les apprentis et les lecteurs précaires.

Qui sont ces « mauvais lecteurs » ?

Toutes les recherches l'attestent, confortant l'expérience des enseignants aux divers niveaux : ce sont massivement les élèves d'origine modeste qui sont en difficulté face à l'écrit. Dans son étude sur les SEGPA, Roland Goigoux relève que 97 % des faibles lecteurs sont issus de la catégorie socioprofessionnelle la plus défavorisée⁷. Selon les notes récentes de la Direction de l'évaluation de la Prospective concernant les évaluations CE2 - 6^{ème}, « *en mathématiques comme en français, la variable la plus discriminante pour le score est la catégorie socioprofessionnelle du chef de famille* ».

On peut dès lors se poser la question : le problème est-il essentiellement pédagogique ? Quel impact les conditions de vie des familles démunies ont-elles sur leur rapport à la scolarité et à l'avenir ? Les sociologues sont de plus en plus nombreux à évoquer les « effets de contexte », qui jouent défavorablement quand il y a une moindre mixité sociale et scolaire. Il est toujours facile d'accuser l'école et les « méthodes modernes » quand on a laissé les quartiers difficiles à la dérive et les enseignants seuls au front et sans aide.

Les recettes du passé ont-elles de l'avenir ?

Pédagogiquement, c'est une voie d'impasse pour la majorité des chercheurs conséquents sur la question. Plusieurs décennies de travaux ont permis une évolution constante de la compréhension des difficultés et l'exploration des voies nouvelles pour l'apprentissage : c'est trop court de jeter

l'anathème sur une « méthode globale » dont on reconnaît par ailleurs qu'elle n'existe pas, trop court de promouvoir une recette simpliste pour amener l'ensemble des élèves à une maîtrise satisfaisante de la lecture. Quant aux enseignants, soucieux de la promotion de leurs élèves et qui ont pour un certain nombre déjà éprouvé les impasses d'une approche trop exclusivement centrée sur le code, ils ne voient pas comment ces incitations aux relents nostalgiques pourraient être facteur de progrès. Ils ont moins besoin de déclarations aux relents injustement accusateurs que d'un réel accompagnement dans leur difficile et ambitieuse mission.

Jacques Bernardin

(Groupe Français d'Éducation Nouvelle)

Dialogue n° 115/116, février 2005

La lecture dans tous les sens

www.gfen.asso.fr - 01 46 72 53 17

¹ Source : Insee, « *Enquête méthodologique sur l'information et la vie quotidienne* », novembre 2002.

² M. Lebetter, L. Vernay, « *Programmes et instructions commentés. Enseignement élémentaire (1^{er} Degré)* », Collection Bourrelier – librairie A. Colin, (13^{ème} éd. – 1966), p. 74.

³ Visée de fin Cycle 2 (Cf. « *Qu'apprend-on à l'école élémentaire ?* », MEN, CNDP/XO Editions, 2002, p. 94).

⁴ F. Ramus, laboratoire en sciences cognitives et psycholinguistiques au CNRS.

⁵ Sylvianne Valdois, « *Les élèves en difficulté d'apprentissage de la lecture* », Note au PIREF, déc. 2003.

⁶ J.-E. Gombert, « *Compétences et processus mobilisés par l'apprentissage de la lecture* », PIREF, déc. 2003.

⁷ R. Goigoux, « *Les élèves en grande difficulté de lecture et les enseignements adaptés* », Ed. CNEFEI, sept. 2000.

